**Les Cahiers d'Outre-Mer**
Revue de géographie de Bordeaux

**246 | Avril-Juin 2009**
**Aspects environnementaux en Amérique latine**

# VÉLASCO-GRACIET H., dir., 2008 – *Les tropiques des géographes*. Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine : Pessac, 234 p.

**Guy Mainet**

**Édition électronique**
URL : http://journals.openedition.org/com/5623
DOI : 10.4000/com.5623
ISSN : 1961-8603

**Éditeur**
Presses universitaires de Bordeaux

**Édition imprimée**
Date de publication : 1 avril 2009
Pagination : 264-267
ISBN : 978-2-86781-545-9
ISSN : 0373-5834

**Référence électronique**
Guy Mainet, « VÉLASCO-GRACIET H., dir., 2008 – *Les tropiques des géographes*. Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine : Pessac, 234 p. », *Les Cahiers d'Outre-Mer* [En ligne], 246 | Avril-Juin 2009, document 9, mis en ligne le 01 avril 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : http://journals.openedition.org/com/5623 ; DOI : 10.4000/com.5623

© Tous droits réservés

**VÉLASCO-GRACIET H., dir., 2008 – *Les tropiques des géographes*. Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine : Pessac, 234 p.**

Encore un livre sur les « tropicalités », qui se propose, savamment, de régler la question par « un traitement épistémologique de la question des fondements et du développement de la géographie tropicale » (p. 11). Dès l'entame, le bon choix est fait : la géographie des espaces tropicaux est d'autorité condamnée et restreinte à une simple « période tropicale » depuis longtemps révolue et donc uniquement postcoloniale ou se maintenant « avec les préjugés de l'idéologie colonialiste » (M. Bruneau, p. 16). Et pour donner le ton les chercheurs de la « première génération » sont même accusés sans autre forme de procès « d'avoir été les chiens de garde du colonialisme » (expression d'Aimé Césaire détournée sciemment et sans pudeur de son contexte, p. 11)…

Que faut-il penser d'un tel ouvrage qui se veut aussi nettement à charge sans aucune nuance et qui adopte un ton de donneur de leçon ? De notre point de vue, de manière abrupte sans doute et pour rester dans la même tonalité, nous ferons le constat du recours systématique à un discours pseudo-psychanalytique, où l'arrogance le dispute à la mauvaise foi et à l'incompétence. On multiplie les anachronismes ; la méconnaissance du terrain est souvent évidente ; cela mène tout droit à une caricature de la réalité des choses…

Réduire à deux ancêtres tutélaires valables, Gourou et de Martonne, cela n'a guère de sens (M.-C. Robic, p. 47 et suivantes). En fait, y a-t-il des « inventeurs » désignés de la géographie tropicale ? Fidélité à Gourou n'a jamais signifié inféodation… D'autres personnalités (oubliées dans l'ouvrage collectif) ont été selon nous des éclaireurs ou des facilitateurs, ou des faiseurs (Dresch, Lasserre, Pélissier, Sautter, Gallais, mais aussi Rochefort, F. Doumenge, Demangeot, Tricart, Delvert, Enjalbert, A. Huetz de Lemps, Rougerie, Elhaï,…). Pendant toute une longue période, les grands noms furent autant des maîtres-enseignants que des chercheurs, ce qui correspondait d'ailleurs au rapport très étroit qui existait entre Université et Recherche (longues missions sur le terrain, suivi des thésards, cours magistraux nourris par ces échanges multiples, publications en tous genres – thèses, revues, travaux et documents, atlas, manuels).

Pourquoi s'escrimer à charger de sens purement négatifs ou d'interdit, certains mots comme « zonalité », « tropicalisme » et en faire des « tabous » (M.-C. Robic, Bouquet). Dans bien des régions, aborder l'inconnu, c'était de toutes les façons faire du neuf. Retenir que les géographes inscrivent leur travail et leurs recherches dans une « ambiance tropicale », nous paraît bien suffisant. Très vite, et suivant l'échelle à laquelle on se trouve, comme partout

on est plus ou moins d'ici et on est encore plus ou moins de là-bas… Et certaines apparences d'explications ou de constructions de systèmes s'évanouissent à l'instant même où on les confronte avec les faits, « dans une marche patiente de prospection et de vérification des données positives ». Avant les Indépendances, les géographes concernés ne furent pas, loin s'en faut, des colonialistes purs et durs. Beaucoup furent aptes à comprendre les évolutions en cours. Les enfermer, après coup, dans leur période forcément coloniale, frise la malhonnêteté intellectuelle selon nous.

Finalement, on reproche à la géographie tropicale (qui, est-il dit quelque part, « n'existe plus depuis 1980 » !) d'avoir tout faux, spécialement dans les trois problématiques suivantes : « le déterminisme naturel, les villes et le terrain ».

Essayons de redresser quelques affirmations parfaitement aberrantes.

Cela vaut-il la peine de s'arrêter sur la question du déterminisme naturel ? Le raisonnement avancé paraît bien théorique et vain, comme si chaque chose aurait dû être bien en place depuis longtemps. Dans les espaces tropicaux, les sociétés humaines ne se sont généralement pas encore affranchies des milieux naturels dans lesquels elles s'insèrent (les sols, l'eau, les colères de la nature, les risques). Les conditions physiques sont extrêmement variées à l'échelle d'un continent (régions tropicales sèches ou humides, hautes terres volcaniques, plateaux « bowalisés », régions littorales, grandes vallées fluviales…). Et la palette des utilisations qu'en ont faites les hommes est tellement large : groupes à forte densité ou pas, à forte civilisation ou pas, plantations européennes, États plus ou moins solides, urbanisation plus ou moins avancée, etc.

La question du « terrain » est aussi soulevée… et la caricature n'est pas loin. Les géographes tropicalistes auraient fantasmé, « inventé » leur terrain. « Leur regard scientifique serait toujours biaisé par des modèles de tout genre (social, économique, politique et bien sûr scientifique), appris et intégrés patiemment »…. De notre point de vue, le travail de terrain effectué bien sûr dans les règles de l'art de l'époque a toujours été placé sous le contrôle des autres, collègues, populations, étudiants (pour les universitaires coopérants), au risque de se voir contester toute crédibilité ou de ne pas convenir également à des autorités locales (nombre de chercheurs furent contraints de « déguerpir » pour des motifs plus ou moins contradictoires). Bien des géographes de terrain ont travaillé pour des commandes officielles et servi de caution (des personnels de l'ORSTOM-IRD, des chercheurs isolés) pour vérifier le sérieux ou non de certains bureaux d'études. Et dans la plupart des pays, on trouve des ouvrages de référence, qui, 30 ans ou même 40 ans plus tard, demeurent incontournables aux yeux des nationaux (municipalités, services ministériels

ou autres), pour les étudiants sur place (des atlas, des thèses ou parfois de simples articles de revue jugés fondateurs et en tout cas fort utilisés par les chercheurs qui ont suivi).

Et concernant la recherche sur l'urbain, le rédacteur de cette chronique en est presque gêné devant autant d'ignorance et de désinvolture. Historiquement les sociétés des régions intertropicales étaient rurales. On a donc étudié « Les paysans du Sénégal. Les civilisations agraires du Cayor à la Casamance », « Les villages de l'Inde », « Le paysan cambodgien », « Le paysan haïtien »… L'héritage colonial se contentait de « comptoirs » ou de « postes ». Les indigènes étaient empêchés d'y venir. Il fallut attendre les Indépendances pour assister à un exode rural massif. En même temps, avec l'explosion démographique des ex-colonies, la population urbaine, proportionnellement partie de très bas, n'a cessé depuis de croître au point d'être devenue majoritaire dans bien des pays. Des géographes s'intéressèrent très tôt aux rares villes qui existaient en tant que telles : J. Dresch en 1950 ; Lasserre, Camara, A. Seck, Vennetier avec Libreville, Saint-Louis du Sénégal et Pointe-Noire. Puis vinrent à la suite Sirven et Le Bourdiec sur les réseaux urbains ; J.-C. Bruneau (Ziguinchor), Haeringer (Abidjan et autres), Dubresson (Rufisque et Abidjan), Gouellain et Mainet (Douala), Villien (Bangui), sans oublier Marguerat et A. M. Cotten, et la série des atlas urbains zaïrois (Pain, de Maximy à Kinshasa et J.-C. Bruneau à Lubumbashi) et la production remarquable de « ressortissants » africains (L. S. Mbow à Dakar, Cheikh Gueye à Touba). Une jeune génération de géographes s'intéresse également aux villes d'Afrique orientale et du Sud. Et des ruralistes de renom loin d'être sectaires ont « commis » des textes majeurs sur le fait urbain (Sautter avec les petites villes, Pélissier, la grande ville africaine ; Dongmo le Camerounais qui voit les Bamiléké « assumer » aussi bien les campagnes que les villes). Et le fameux CEGET initiait régulièrement des colloques souvent internationaux ou publiait tant et plus thèses, travaux et documents sur les villes tropicales. Cette énumération, déjà longue, est pourtant loin d'être exhaustive. Quant à voir les Peuls et les Masaï envahir les villes « pour une mobilité toute nouvelle avec les conséquences spatiales et sociales que l'on connaît aujourd'hui » (p. 11), n'est-ce pas anticiper quelque peu… et aussi écrire n'importe quoi également… comme « la ville tropicale, chronique d'une absence » (Louiset, p. 85-98) ou plus loin « une géographie de villes fantômes » (d'Alessandro, p. 101-114). On feint au passage de découvrir comme une nouveauté, ou comme un oubli de plus, le poids des ethnies.

Pour finir, il nous semble urgent d'entrer en résistance face à l'idéologie défendue dans cet ouvrage et pas seulement par manque de respect vis-à-vis des anciens. Nous ne pouvons souscrire ni aux contrevérités flagrantes, ni aux généralisations abusives, ni aux effets douteux de rhétorique. Qu'est-ce

qui motive cette brutalité et ce mépris ? Pourquoi aussi peu de considération accordée aux valeurs du métier, à l'encontre de géographes qui se sont passionnés corps et âme pour l'étude des espaces tropicaux et de leurs habitants (« Passions tropicales » (Bart, p. 161-168)) ?

Des géographes de toutes les sensibilités ont travaillé et continuent de le faire dans/et sur les espaces tropicaux. Il y a toujours plus de jeunes chercheurs impliqués, et qui n'ont pris aucune part aux querelles picrocholines des années 1980. Les « tiers-mondistes » qui croyaient avoir remporté une victoire définitivement sont devenus à leur tour bien ringards (au point de devenir méchants ?). Et, en dehors du fameux courant post-colonial des Anglo-saxons tellement sollicité et mal digéré (c'est normalement avant tout une création pour les historiens), il existe des géographes anglais de renom (citons par exemple Hugh Clout, à l'*University College of London*) ou qui travaillent toujours en Afrique pour exprimer leur incompréhension et s'étonner de la situation face au faux procès persistant, surgi dans une partie de la gente géographique française pour dénigrer sans relâche (par jalousie ?) les Africanistes français…

Au sein du Comité national français de Géographie (dont le nouveau président, c'est à noter, est un Africaniste notoire), la commission « Géographie des espaces tropicaux et de leur développement » montre toute sa vigueur en étant plus que jamais une des plus actives. Tous les ans ont été organisés des Journées de Géographie tropicale dans des villes variées (Brest, Orléans, La Rochelle, Saint-Denis de la Réunion, Fort-de-France, et bien sûr Bordeaux), suivies à chaque fois par la publication d'un important ouvrage rassemblant des communications tout à fait dignes d'intérêt et en pleine actualité. À ces Journées (les XII$^{es}$ ont eu lieu à Bordeaux en octobre 2008) ont participé aussi bien des géographes venus des anciennes colonies, des DOM et des TOM que de toutes les universités de France. On peut parler de métissage culturel, de regards croisés. En toute sérénité, chaque contribution s'efforce d'étudier sans nostalgie, sans *a priori*, loin du tumulte de la célébration, de la dénonciation ou de la repentance. Comme dans toute enceinte normalement rassemblée, basée sur le volontariat et le désir de rencontre, la rigueur, le questionnement nécessaire, la détermination de la vérité scientifique s'y expriment largement… Et comme le souhaite Paul Pélissier dans sa conclusion avec toute la sagesse nécessaire (p. 201-211), nous devrions nous efforcer de tout mettre en œuvre « pour une tropicalité vivante », plus que jamais d'actualité, et bien évidemment à l'unisson, car le travail à prolonger est immense.

Guy MAINET